Document generated on 06/03/2025 6:41 a.m.

Revue d'histoire de l'Amérique française

LACROIX, Benoît, O.P., *L'Histoire dans l'antiquité*. Florilège suivi d'une étude. (Montréal et Paris, 1951). Préface de M. H.-I. Marrou. 252 pages

Lionel Groulx, ptre

Volume 5, Number 2, septembre 1951

URI: https://id.erudit.org/iderudit/801705ar
DOI: https://doi.org/10.7202/801705ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)
1492-1383 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Groulx, L. (1951). Review of [LACROIX, Benoît, O.P., *L'Histoire dans l'antiquité*. Florilège suivi d'une étude. (Montréal et Paris, 1951). Préface de M. H.-I. Marrou. 252 pages]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *5*(2), 287–288. https://doi.org/10.7202/801705ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1951

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LACROIX, Benoît, O.P., *L'Histoire dans l'antiquité.* Florilège suivi d'une étude. (Montréal et Paris, 1951). Préface de M. H.-I. Marrou. 252 pages.

Les historiens ne cessent de réfléchir sur leur métier ou leur technique. On ne compte plus les ouvrages, ouvrages de maîtres, qui, en ces dernières années, ont entrepris d'approfondir la méthode des disciplines historiques. Hier encore, c'était M. Léon Halkin, professeur à l'Université de Liége qui, dans *Initiation à la critique historique* (Cahiers des Annales, no 6) nous apportait le fruit de ses réflexions, dissertait de l'évolution de l'histoire au dix-neuvième siècle, faisait la critique des divisions traditionnelles, exposait le rôle de quelques sciences auxiliaires, philologie et géographie, confrontait "Clio" et Valery, et pour justifier ses points de vue, abordait, dans une partie pratique, quelques grands problèmes de l'Histoire. Quelque temps avant lui, M. W.K. Ferguson, de l'Université de New-York, dont l'essai s'intitule (traduction française): *La Renaissance dans la pensée historique*, nous faisait assister à l'élaboration de la notion de *Renaissance* dans l'historiographie. Cinq siècles de labeur historique sont passés en revue, depuis l'œuvre de Pétrarque jusqu'à celle du Suisse Jacob Buckhardt, en passant par les humanistes, puis par les rationalistes du 18e siècle, tels que Voltaire et Gibbon. Effort de pensée qui est tout à l'honneur de ces parents pauvres de la littérature que sont les historiens et que l'on est même en train d'expulser des Histoires littéraires. L'habitude se développe peu à peu de ne plus mesurer les progrès de la littérature dans un pays, en particulier au Canada, que selon les progrès de la poésie et du roman. Il restera aux historiens de passer à quelque annexe de l'histoire des sciences ou de la philosophie. Peut-être, en effet, peu de milieux autres que le leur, auront manifesté un plus honorable souci de la vérité et de l'approfondissement de leur méthode de travail.

C'est aussi une méditation sur le métier d'historien que nous présente le Père Benoît Lacroix, avec son ouvrage l'*Histoire dans l'Antiquité.* Disons tout de suite que nous venons de lire une belle œuvre d'humaniste. L'auteur nous l'adresse avec l'aimable dédicace que voici: *Au fondateur et directeur, si assidu, — à tous les ouvriers de* la Revue d'Histoire de l'Amérique française, *l'auteur offre en hommage respectueux ce florilège qu'il a préparé pour eux.* C'est en effet, et principalement un florilège. Le premier plaisir est de retrouver en quelque 160 pages, en leur langue originelle, face à leur traduction française, la plupart des grands textes où historiographes grecs et latins nous ont livré leur pensée sur l'histoire, sa définition, son but, sa méthode. L'autre plaisir, c'est de constater à la fois combien de ces façons de comprendre l'œuvre historique ont gardé de modernité et combien s'est parfaite, en notre siècle, une notion si longtemps flottante. Les modernes n'ont inventé ni le souci ni la notion de l'objectivité, loi primordiale du travailleur en histoire. Lucien avait dit: "L'unique devoir de l'historien, c'est de ne sacrifier qu'à la vérité"; et Polybe: "L'on ne saurait accorder le nom d'historien à un homme qui met quoi que ce soit au-dessus du vrai".

Saint Augustin n'accordera point une foi sans réserve à l'objectivité absolue. Par suite de la faiblesse humaine, pensera-t-il, des erreurs sont inévitables. La réalité est trop complexe pour que l'on puisse l'envelopper toujours dans un seul regard ou dans un unique récit, si juste et si complet, soit-il. L'objectivité parfaite, et saint Augustin avait apparemment raison, c'est la fin enviée. Est-ce une fin accessible ? Le malheur est que les anciens furent souvent victimes de leur notion de l'histoire et de son rôle: ce qui ferait dévier leur méthode. Rares ceux-là qui font de l'histoire une discipline désintéressée. Selon la plupart, elle servirait à l'éducation de l'homme individuel, en particulier de l'homme d'État; elle serait une éducatrice puissante des peuples; par les exemples des grands hommes et par le spectacle des grandes actions, elle favoriserait, dans le monde, la rectitude morale. L'ordre de créance assignée aux sources: le témoignage oculaire, puis la tradition orale, mis bien au-dessus de la tradition écrite, ouvrait mal à l'historien antique, le chemin de la vérité. L'en écartait tout autant la prédominance accordée à la préoccupation littéraire, le beau aux dépens du vrai, en conséquence tous ces moyens factices, pour aguicher l'intérêt du lecteur: usage de la harangue, des digressions, du fabuleux, et surtout du style qu'on soigne comme un sortilège. Quelques maîtres ne manquent point toutefois qui en tiennent pour la sobriété et pour la primauté du vrai. Avant d'en finir avec ces vénérables textes, on relira ce que le Père Benoît appelle le "message" de Cicéron, lignes si pleines du *De Oratore* où l'orateur romain a magnifiquement résumé la conception gréco-romaine de l'historiographie.

L'auteur a fait suivre ses textes d'un bref, et à notre avis, d'un trop bref commentaire: quelque trente pages qui dégagent l'essentiel de la pensée antique. On voudrait qu'il eût fait davantage œuvre critique, qu'il nous eût livré avec moins de parcimonie sa propre pensée sur ces problèmes de méthode. Il expose; il ne juge point ou si discrètement. On voudrait aussi qu'en l'élaboration de cette notion d'histoire, il eût distingué davantage entre l'apport grec et l'apport latin, un peu à la façon de Gonzague de Reynold, dans son ouvrage monumental: la *Formation de l'Europe*. On sait avec quelle maîtrise le grand écrivain suisse sait départager l'évolution de la culture humaine entre les deux grands peuples de l'antiquité. Il faut remercier le Père Benoît de nous donner ce bel exemple de culture humaniste. Ces sortes d'ouvrages ne sont pas si fréquents en notre pays. Les jeunes qui ambitionnent la carrière d'historien, trouveront profit à prendre contact avec les maîtres d'autrefois. Ils y prendront ce fond de culture générale indispensable à qui veut aborder, en leurs vastes problèmes, le passé de l'humanité, fût-ce du moindre des peuples. Comme le dit excellemment M. H.-I. Marrou, dans sa préface de l'ouvrage: "Un dialogue avec les grands esprits d'autrefois, une confrontation de leurs jugements avec les aspirations de l'âme moderne, voilà un des exercices les plus profitables auxquels un homme vraiment cultivé peut songer à se livrer".

Lionel GROULX, ptre